

Acceptez, Révérend Monsieur, cet humble tribut de sincère reconnaissance de la part de celui qui a été l'objet de vos plus profondes sympathies pendant près d'un quart de siècle.

FIRMIN H. PROULX,

Rédacteur-propriétaire de la "Gazette des Campagnes."
13 août 1885.

Préjugés contre les journaux agricoles et les agronomes.

Les journaux d'agriculture sont-ils lus comme ils devraient l'être par les cultivateurs? Les agronomes qui cherchent à inculquer les bons principes à la classe agricole, sont-ils écoutés, et leurs conseils sont-ils bien suivis? A ces deux questions il faut répondre presque négativement. Et, pour quoi cet état de choses? Notre confrère de la *Gazette des Campagnes*, dans un récent article, répond à cette dernière question de la manière suivante:

"La première est probablement une des plus fortes raisons pour lesquelles les journaux d'agriculture ne sont pas assez encouragés est qu'une grande partie des cultivateurs ont de la répugnance pour les innovations et les nouveaux systèmes de culture recommandés par ces journaux; ils diront: "L'ancien système, le système de nos ayeux est bon, et nous a toujours maintenus."

"La seconde classe de cultivateurs qui refusent de recevoir un journal d'agriculture sont ceux qui, initiés à la culture pratique depuis le bas-âge, disent qu'ils connaissent leur métier, et ils s'étonnent qu'il y ait des écrivains qui entreprennent de leur apprendre ce que c'est que l'agriculture. Heureux mortels! puissent-ils avoir raison. Il faut les laisser seuls jouir de leur gloire, jusqu'à ce que le temps et le progrès des améliorations les laissent assez loin en arrière pour qu'ils avouent leur ignorance et demandent à être éclairés."

Discutons un peu la première de ces raisons qui nous est en effet trop souvent donnée: "L'ancien système, le système de nos ayeux est bon, et nous a toujours maintenus." C'est probablement par suite de l'excellence de ce système de routine, que des terres qui donnaient autrefois vingt-cinq minots de blé à l'arpent, n'en donnent plus que huit aujourd'hui. C'est probablement par suite de la même excellence que les vaches sont hivernées à la paille, parce que la terre ne donne plus de foin. C'est probablement encore, par suite de cette excellence, que des terres qui ont autrefois permis à nos ayeux d'élever honorablement de grandes familles, sont aujourd'hui couvertes d'hypothèques, et forcent leurs propriétaires, ou les enfants de ces derniers d'émigrer à l'étranger.

Quant à ceux qui n'ont plus rien à apprendre et qui sont tellement passés maîtres dans la science agricole qu'ils n'ont plus à bénéficier des journaux agricoles et des conseils des agronomes, ils sont plus heureux et plus savants que les rédacteurs de ces journaux et que ces agronomes qui passent leur vie à apprendre de nouvelles et meilleures méthodes de culture, plus en rapport avec les exigences de notre époque, avec la rareté de la main d'œuvre, et avec l'épuisement de nos terres.

Le grand préjugé, c'est la crainte des innovations. Parce qu'un journal parle de drainage, de machines améliorées pour moissonner, de certains systèmes suivis en agriculture et en horticulture qui paraissent coûteux, toutes choses qui ne sont pas immédiatement à leur portée, certains cultivateurs croient que ce journal ne vaut rien, est trop savant, n'est pas pratique, etc., etc.

Ces cultivateurs oublient qu'un journal est écrit non pas

pour eux seulement, mais pour tous les cultivateurs en général, et qu'en conséquence, il lui faut se tenir à la portée de tous. Aux cultivateurs avancés dont les terres sont bien fossées, le journal dit qu'il y a un système d'égouttement encore meilleur que celui des bons fossés, et il leur expose les principes du drainage. Mais il est bien compris qu'il ne s'adresse pas, en parlant de drainage, au cultivateur dont la terre ne produit rien parce qu'elle est à peine égouttée, faute de fossés ordinaires. A celui-là le journal dit qu'il lui faut commencer à faire de bons fossés ordinaires. Puis, plus tard, quand au moyen de ces fossés il aura obtenu des récoltes payantes, le temps sera venu pour lui d'étudier les principes du drainage, afin d'obtenir par ce système de meilleures récoltes encore. Il en est de même, quand il parle de moissonneuses perfectionnées. Il est évident, qu'un agronome ne les recommandera qu'à celui dont la terre est libre de pierres et de souches, et bien nivelée. A celui dont la terre est garnie de pierres perdues, il dira auparavant d'enlever ces pierres, de bien niveler son terrain. De cette manière, chacun y trouvera son profit, et le journal ou l'agronome aura été utile à tous ses lecteurs ou auditeurs. C'est absolument comme une école où l'on enseigne d'une part l'a b c aux petits enfants qui commencent, et d'autre part, l'histoire, la géographie, etc., aux plus avancés.

On semble vouloir dire, en certains quartiers que personne ne peut écrire ni parler sur l'agriculture, s'il n'est pas fils de cultivateur et s'il n'a pas passé sa jeunesse à travailler dans les champs. C'est encore là une grande erreur. Ceux qui prétendent cela, sont les ennemis nés de toute théorie; or voyons ce que c'est que la théorie. C'est encore notre confrère de la *Gazette des Campagnes* que nous citons:

"Théorie, en français, c'est la science, la connaissance des lois et des faits. Pratique, c'est la mise à exécution, la reproduction de ces faits. Dire qu'un cultivateur est un bon théoricien, c'est donc dire qu'il connaît parfaitement les faits qui ont rapport à l'agriculture. Or, ce n'est pas une chose à dédaigner que cette connaissance, et ce n'est pas un mauvais compliment à faire d'un homme, que de dire de lui qu'il possède la théorie de son métier. D'où vient donc que, parmi les cultivateurs, on se figure que les praticiens seuls connaissent les faits qui se rapportent à l'agriculture? C'est dire clairement, par exemple, que la connaissance de ces faits, des variations atmosphériques et de leurs résultats sur une exploitation, n'est pas du ressort de la théorie, et pourtant ces circonstances si variées, auxquelles doit obéir le cultivateur, sont précisément les premiers éléments d'une bonne théorie agricole."

"Cette définition prouvant l'injustice de la préférence qu'on semble accorder à la pratique sur la théorie, suffit à elle seule pour montrer combien serait préjudiciable une instruction agricole qui ne consisterait, pendant les premières années, qu'en exercices manuels, et baserait ensuite l'enseignement théorique sur les fruits qu'auraient pu produire ces exercices."

Nous ajouterons de plus, à ce plaidoyer en faveur de la bonne théorie nécessaire à la pratique, qu'il est des principes de culture que jamais n'auraient connus les cultivateurs routiniers, sans la science de l'agronome qui est venu leur apprendre. Il est des questions d'économie rurale que le cultivateur attaché à son sillon ne peut connaître et qui lui sont enseignées par les hommes qui connaissent les besoins du commerce, de l'industrie, en rapport avec les besoins du cultivateur. Et cela est tellement le cas, il est tellement vrai que le cultivateur a besoin des conseils de personnes qui souvent n'ont jamais été cultivateurs eux-mêmes que la première autorité religieuse du pays, chargée de veiller aux intérêts non